XIème Rendez-vous de l'Internationale des Forums VIIème Rencontre Internationale de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

09-12 JULIO | 2020

Paseo La Plaza - CABA
Av. Corrientes 1660

Buenos Aires
Argentina

L'élite qui se lave les mains et le virus de l'individualisme

Ana Laura Prates Pacheco

En 1944, le philosophe Jean-Paul Sartre a écrit une pièce intitulée *Huis clos*. Ce sont trois personnages – un homme et deux femmes, dont l'une est homosexuelle –, qui sont morts et qui se trouvent confinés entre quatre murs, sans miroir, et pour l'éternité. Au fur et à mesure que l'intrigue se déroule, nous en apprenons plus sur la vie et sur les péchés de chacun, reflétés dans les yeux de l'autre, tandis que les disputes, les rivalités, la jalousie et l'agressivité envahissent la scène jusqu'à la au verdict : « L'enfer, c'est les autres ». En 1945, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le psychanalyste Jacques Lacan écrit un texte sur le temps, dans un dialogue critique avec le philosophe. Ce texte est construit autour d'une sorte d'énigme ou de défi : il y a trois prisonniers (comme dans la pièce de Sartre), mais dépourvus de genre ou de toute autre caractéristique. La seule chose que nous savons, c'est que ce sont des prisonniers, et que le directeur de la prison offre la possibilité de sortie pour l'un d'entre eux. Il présente aux prisonniers 5 disques : 3 blancs et 2 noirs. Il fixe un disque au dos de chacun et dit ceci : le premier à découvrir la couleur de son propre disque pourrait se présenter pour partir, à condition de donner une explication convaincante pour sa réponse (cela signifie qu'il ne valait pas la peine de répondre au hasard) et être ainsi libéré. Il est donc évident que chaque prisonnier peut voir le disque placé au dos des deux autres, et ainsi de suite. C'est à partir de là qu'une série d'hypothèses est posée, amenant à ce que, croyez-le ou non, les trois partent simultanément.

Je ne vais pas vous démontrer comment on arrive à cette solution. Vous, qui lisez ce texte, vous êtes probablement en quarantaine et avez suffisamment de temps pour résoudre l'énigme vous-même. Vous pouvez même faire une simulation de la situation, pour faciliter la compréhension du fait que la hâte de sortir et la réaction des autres prisonniers seront des facteurs clés pour trouver la sortie. Le jeu ne fonctionne, cependant, que s'il y a une réciprocité absolue entre les prisonniers et le verdict est qu'il n'y a aucun moyen, sauf collectif, de sortir de l'enfer. Lacan conclut son beau texte en disant que ce petit groupuscule de trois est une sorte de formule minimale de collectivité, ce qui pointe enfin vers la question fondamentale de ce que nous appelons l'humanité : comment nous reconnaissons-nous mutuellement en tant qu'humains, sinon par l'autre ?

Voilà donc le paradoxe qui nous emprisonne : l'enfer, c'est les autres, mais nous avons besoin les uns des autres pour sortir de l'enfer. Et nous vivons-là un moment historique où, encore une fois, cette réalité se présente à l'humanité de façon dramatique. Ici, au Brésil, elle se présente presque comme une blague toute faite : on ne peut plus se tenir par la main à un moment où personne ne devrait lâcher la main de qui que ce soit. Alors que la Chine vivait une situation dramatique depuis des mois et que l'Europe commençait à se rendre compte que le COVID-19 n'était pas seulement une petite grippe, de nombreux jeunes Brésiliens affirmaient, sans aucune gêne, qu'il s'agissait d'une maladie des vieux. Au fur et à mesure que j'examinais les graphiques de transmission de cette nouvelle forme de coronavirus, je me suis trouvée de plus en plus perplexe face à la perception

qu'en avait la plupart des gens, d'ailleurs souvent cultivés et bien informés. Ils insistaient pour discuter sur la question comme s'il ne s'agissait que d'une question de santé individuelle, d'avis médicaux ou des statistiques transcendantales des taux de mortalité. Des arguments du genre : « il y a d'autres maladies qui tuent beaucoup plus » ou « le H1N1 est beaucoup plus mortel » ou « c'est beaucoup d'hystérie collective ».

Ma perplexité était due à deux facteurs. Le premier était la prémisse que les soins seraient excessifs, car si le sujet A attrapait le virus, la « grippe » ne serait finalement pas si forte. En d'autres termes, le sujet A n'avait pas encore compris qu'il ne s'agissait pas de ne pas attraper le virus, mais de ne pas le transmettre à d'autres. Le sujet A, comme il ne pense qu'à lui-même et aux siens, ne pouvait pas comprendre qu'il pouvait ne présenter aucun symptôme, ou juste un peu de grippe s'il attrapait le virus – grâce à son âge, à son excellent état de santé et à sa bonne mutuelle – mais que, malgré cela, il pouvait être le vecteur de contamination en progression géométrique, du fait de la facilité avec laquelle ce virus se transmet, atteignant rapidement les personnes vulnérables, sans qu'on ait le temps de tous les accueillir convenablement. Bref : c'est l'effondrement du système de santé ! C'est un fait en Chine, en Italie, à Paris, aux États-Unis et au Brésil. Cependant, au Brésil, il existe de nombreux facteurs aggravants, que bien entendu le sujet A n'a pas pris en compte. C'est là qu'intervient le deuxième facteur, terrifiant. Le sujet A, issu de l'élite brésilienne, qui se rend fréquemment en Europe ou qui vit étroitement avec ceux qui le font, a poursuivi sa vie et ses engagements normalement après son retour au pays, revenant de régions où l'épidémie était déjà en train de se propager. Après tout, en plus d'être jeune et de jouir d'une bonne santé, le taux de mortalité n'est que de 2%. Le sujet A est sorti répandre aux quatre vents cet argument et ses virus, à travers sa salive, son haleine fraîche et ses opérations mains propres. Il s'est simplement lavé les mains. Tout d'abord, comme si 2% de décès n'était rien du tout, mais je laisse cette observation sans commentaires. L'erreur fondamentale ici, est celle de supposer un pourcentage absolu, comme s'il était intrinsèque seulement au virus lui-même, et non aux caractéristiques sociales, sanitaires, économiques, culturelles, politiques, etc., des populations atteintes. Comme il s'agit d'une nouvelle maladie, nous ne connaissons que les statistiques de la Chine et des pays européens, régions aux caractéristiques complètement différentes de celles du Brésil.

Alors que les jours passaient, le virus passant lui aussi, les arguments de nos dirigeants se révélaient terriblement incongrus. On disait que des mesures drastiques d'isolement social étaient encore prématurées, vu que l'épidémie était encore à ses débuts. Comme s'il y avait, pour ainsi dire, une volonté propre à l'épidémie, comme si elle avait une vitesse inhérente, et comme si le stade de l'épidémie était indifférent au comportement de ses transmetteurs potentiels. C'est plus ou moins comme si nous faisons la promotion d'une pépinière d'*Aedes aegypti* pendant l'épidémie de dengue, au lieu d'essayer d'éradiquer ses sites de reproduction. Dans ce cas, nous serions les moustiques, nous devrions donc rester à la maison. Peu de temps après, les réponses du sujet B sont arrivées : « Et ceux qui n'ont pas de maison... » Or, justement, sujet B, comme vous avez une maison, vous devriez rester à la maison, encourager le même comportement chez vos collègues, employés et amis afin de ne pas contaminer ceux qui n'ont pas de maison. Parce que dans un pays comme le Brésil, si vous, sujet B, vous n'allez pas mourir, ou si dans votre classe sociale la mortalité, à première vue, sera de « seulement » 2%, soyez sûr qu'elle sera beaucoup plus élevée parmi les classes moins favorisées et les populations vulnérables telles que les populations indigènes, par exemple.

Au fil des jours et du constant avertissement de la part des épidémiologistes, et avec l'aggravation de la situation en Europe, on commence très lentement à prendre la mesure de certaines choses, beaucoup plus lentement qu'il n'aurait été raisonnable, car nous avons l'opportunité, je dirais même que nous avons la chance de nous préparer à l'avance, mais nous n'avons rien fait. Ce qui s'est passé ensuite, c'est la révélation du revers de la médaille. Nous passons presque automatiquement de la position irresponsable et inconséquente de l'élite à laquelle appartient le sujet A, à la fureur consumériste de la classe moyenne du sujet B, se battant pour son droit au gel

hydroalcoolique et à son pécu. Je me souviens du jour, en 2006, où je suis restée 4 heures dans la voiture, dans les embouteillages de São Paulo, avec mes jeunes enfants, à cause d'une menace d'attaque du PCC [Premier commando de la capitale¹]. Les gens roulaient sur les trottoirs, grillaient les feux rouges, passant littéralement les uns sur les autres. Dans le cas présent, il ne serait pas inutile de se demander : pourquoi du pécu ? Je demande d'ailleurs aux collègues psychanalystes qu'ils développent quelque chose sur la relation de la mesquinerie avec la phase anale, comme l'a souligné Freud. En outre, le fait que le coronavirus soit arrivé au Brésil par avion n'est pas un simple détail, mais une métaphore funeste de la logique d'extermination qui guide nos élites, comme s'il y avait deux types d'êtres humains – retournons à Lacan – ceux qui servent et ceux qui ont l'usufruit. Tout aussi emblématique est la mort de la bonne à tout faire qui servait des patrons infectés.

Dans la société consumériste et individualiste dans laquelle nous sommes pris, nous vivons comme si tout nous arrivait par un coup de baguette magique. Le sujet B savoure ainsi son hamburger chez McDo – on ne discute pas les goûts – comme si cela ne provenait pas d'une chaîne de production impliquant la déforestation, la torture animale, l'exploitation des travailleurs, l'industrie de produits ultra-transformés, des poisons, etc. Le sujet A s'approche de la porte automatique de son parking – *sésame, ouvre-toi !* –, et gagne la rue avec sa clim agréablement réglée. Nous ne savons pas où vivent les gardiens de nos immeubles ni comment ils vivent. Nous ne savons pas non plus et nous ne voulons pas savoir comment les déchets disparaissent de nos poubelles. Nous ne savons pas non plus avec quels transports et dans quelles conditions nos employés domestiques arrivent chez nous. Mais, maintenant, le virus est arrivé, et les « Aèdes » A et B ont fait en sorte qu'il atteigne le sujet C – qui, contrairement à ce qu'a dit un ministre, n'avait pas passé des vacances à Miami ou en Europe. Nous ne savons pas encore comment il va réagir, mais il ne dira certainement pas qu'il s'agit juste d'une petite grippe et il ne pourra pas non plus stocker du gel hydroalcoolique ou du papier toilette. Mais nous connaissons les conséquences en termes de santé publique, d'approvisionnement, d'économie, d'emploi, d'éducation, de lien social. Je suis désolée de vous informer, sujet A et sujet B, mais vous ne pourrez pas vous échapper à Miami ou à Lisbonne, car cette fois-ci, le virus est partout et les vols ont été annulés !

Le COVID-19 a montré la faillite absolue d'un mode de vie qui ne peut se perpétuer que dans cette nouvelle forme d'esclavage des serviteurs du dieu du marché, sans droits, sans santé publique, sans État, sans bien-être social, et cela dans une accélération telle qu'il ne peut la produire qu'en laissant comme résidus la ségrégation, le déchet industriel et la mort de beaucoup de personnes. Nous attendons depuis longtemps une catastrophe naturelle. Elle est arrivée. Il y a une coupure, un avant et un après cette Peste. Nous ne serons plus les mêmes, lorsque le vaccin et le médicament miracle seront enfin testés par la science et commercialisés par les laboratoires. Il est entre nos mains de construire un nouvel avenir plus digne pour nos enfants, où A, B et C puissent se reconnaître comme des humains et réaliser qu'il n'y a d'issue que par le collectif. En attendant, il n'est plus le temps de « se laver les mains ». À moins que ce soit pour qu'une main lave l'autre !

Traduction : Elisabete Thamer

Relecture : Max Parada

---

¹ N. T. : Le PCC est une organisation criminelle brésilienne, puissante en milieu carcéral.